

Obéir, désobéir aux ordres de la violence d'État¹

90 ans après les mutineries de 1917, un colloque du CRID14-18² rassemblait les 9 et 10 novembre derniers, à Craonne et Laon, autour du thème *Obéir, désobéir*, des communications portant surtout sur la Grande Guerre, mais aussi d'autres formes d'obéissance ou de désobéissance en guerre au cours du XX^e siècle³. La France, durant toute la Première Guerre mondiale, a connu près de 100'000 déserteurs. Quant aux mutineries, les plus spectaculaires ont eu lieu après l'offensive meurtrière du Chemin des Dames. Si leur importance est souvent négligée par l'historiographie dominante, elles n'en ont pas moins constitué des faits significatifs (voir Nicolas Offenstadt dans *L'Histoire*, novembre 2007).

Une pluralité de formes d'obéissance et de désobéissance

L'un des points forts de cette rencontre a été de mettre en évidence la grande diversité des postures adoptées par les acteurs de l'histoire, ainsi que celle des causes qui les expliquent. Loin de s'en tenir à des schémas simplistes et souvent binaires, elle a encouragé une vision critique de la complexité des faits. En outre, comme l'a souligné l'historien Rémy Cazals, il s'est agi à la fois de donner à voir des sources, notamment des témoignages, en les inscrivant dans une perspective de comparaison internationale.

À propos de la Grande Guerre, les situations évoquées ont permis de distinguer l'obéissance volontaire de l'obéissance forcée. Ainsi peut-on interroger le lien entre l'usage de la force et le niveau d'obéissance du soldat. En ce qui concerne l'obéissance forcée, on peut certes parler de dressage. Il faut pourtant tenir compte d'une certaine évolution. Des officiers de la Grande Guerre se sont encore plaints de l'insuffisance de la contrainte pour obtenir l'obéissance. En 1870, les ordres donnés autorisaient un supérieur à tuer un récalcitrant. Par contre, entre 1914 et 1918, on ne parlait plus de tuer, mais de graves mesures de coercition. Or, ces menaces sont devenues de plus en plus inefficaces au fil de la guerre.

Les militants syndicalistes et socialistes qui étaient sous l'uniforme ont gardé la conscience de la contradiction entre leur obéissance et leurs idées antérieures. Ce sentiment a bien sûr été ravivé au moment de la résistance des tranchées. De ce point de vue, un document comme *Les Carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918* (Paris, réédité en 2003) ne correspond pas du tout à une reconstruction pacifiste ultérieure, mais exprime surtout la persistance d'idées qui n'ont jamais disparu.

Pour l'historien Antoine Prost, personne n'exécute jamais une tâche prescrite par quelqu'un d'autre sans la réinterpréter pour soi. C'est ainsi que la désobéissance naît quand la réinterprétation n'est plus possible. La marge d'interprétation est alors d'autant plus grande que l'on se situe à un niveau élevé dans la hiérarchie. C'est ce qui explique que dans les refus d'obéissance, on trouve essentiellement des fantassins. Parmi ces désobéissances, il y a d'abord le refus des ordres qui

¹ Paru à Genève dans *Le Courrier* du 11 décembre 2007, page 15.

² Collectif de Recherche International et de Débat sur la Guerre de 1914-1918, voir le site <www.crid1418.org/index.htm>.

³ Les communications ont été discutées par d'autres intervenants en présence de leurs auteurs. Ce qui a permis de laisser une place substantielle à la discussion. Une partie d'entre elles se trouvent en format audio sur le site <www.crid1418.org/espace_scientifique/colloque07/audio.html>.

étaient considérés comme inutiles, comme inutilement meurtriers dans la longue durée des tranchées. Cela nous ramène à cette peur de la mort qui a marqué les combattants et qui a grandi au fur et à mesure du déroulement de la guerre. Ce dont Jean Norton Cru a témoigné dans sa correspondance (*Lettres du front et d'Amérique (1914-1919)*, Aix-en-Provence, 2007). On trouve aussi des formes de délégitimation du conflit quand l'adhésion à la collectivité nationale et le patriotisme se trouvent minés par des problèmes d'identité, comme lorsque des Flamands ont fait valoir que « cette nation » n'était pas la leur. Enfin, c'est aussi l'inégalité des sacrifices exigés par la guerre qui a fini par miner l'adhésion à l'armée et à la patrie.

Des questions que se posent les historiens

Plusieurs questions se posent à ceux qui veulent comprendre et expliquer ces mécanismes d'obéissance et de désobéissance. Tout d'abord, comment passe-t-on de la désobéissance individuelle à la désobéissance collective ? Y a-t-il à ce propos un « effet unité » qui fait que l'on réagisse différemment suivant le type de commandement auquel on est soumis ? Y a-t-il en outre un « effet nation » dont il découlerait que ce problème ne se pose pas de la même manière d'un camp à l'autre ? Par ailleurs, qu'en a-t-il été des officiers ? Quels ont été leurs comportements ? L'historiographie n'a pas beaucoup traité cette question parce que beaucoup des témoignages qui sont disponibles ont été précisément écrits par des officiers. Il existe pourtant des textes exprimant des gestes d'injustice, d'arrogance des officiers, comme le fait qu'ils aient fait construire leurs abris à des soldats qui en étaient privés. Enfin, une dernière question se pose : est-ce que la guerre a changé les hommes ? Antoine Prost pense que non. Elle les aurait tout au plus révélés à eux-mêmes. Par contre, elle a peut-être changé les rapports à l'autorité. La question qui se pose d'ordinaire parmi les historiens est celle de la brutalisation des soldats. Auraient-ils été rendus brutaux par une violence inouïe qu'ils auraient fortement exercée au front ? Antoine Prost n'y croit pas (« *la brutalisation, c'est du bidon* »). Par contre, il note que le rapport à l'obéissance et aux ordres militaires a peut-être évolué. Comme si une sorte d'indépendance aurait ainsi été conquise sur la discipline. Paradoxalement, l'expérience de la guerre aurait donc indiscipliné les hommes. Un complément d'enquête serait toutefois nécessaire pour valider une telle hypothèse.

Les mutineries ont été largement étudiées par Guy Pedroncini (*Les mutineries de 1917*, Paris, 1967), Leonard Smith (*Between Mutiny and Obedience*, Princeton, 1994) et Denis Rolland (*La grève des tranchées*, Paris, 2005). De nouvelles mises en perspective sont toutefois utiles. Il s'agit notamment de prendre en compte une dimension spatiale qui fait que la mutinerie n'a pas le même sens, et ne se déroule pas de la même manière, si l'on est au front, au cantonnement ou en permission. Il faudrait aussi dépasser un sens commun associant les fusillés à 1917, alors qu'il y en a eu beaucoup plus en 1914. La question est encore posée de savoir si les mutineries ont été un mouvement social. Elles en ont revêtu certains aspects. Mais on ne peut pas les assimiler pour autant à des grèves dans la mesure où elles étaient illégales et impliquaient des risques, y compris pour sa vie. En outre, le sens des mutineries ne peut pas être réduit à un seul facteur. Elles n'ont pas plus été globalement pacifistes que globalement non-pacifistes. Elles ont correspondu à des postures très diverses. Elles ont revêtu de multiples significations, y compris des significations contradictoires qui ont coexisté. Et il y a encore eu d'autres formes d'opposition à la guerre dans la société, sous la

forme par exemple de mouvements sociaux comme la grève de mai-juin 1917 à Paris. Tout cela mériterait d'être mieux étudié en considérant simultanément l'ensemble des réactions à la guerre et à son prolongement, sur le front comme à l'arrière.

La fusillade genevoise du 9 novembre 1932, au cours de laquelle l'armée a fait 13 morts et 65 blessés en protégeant une assemblée philofasciste, recouvre elle aussi une problématique de l'obéissance et de la désobéissance. C'est ce que montre un troublant témoignage du premier-lieutenant Raymond Burnat, qui avait donné l'ordre aux soldats de tirer ce soir-là, et à qui il a été demandé s'ils avaient tous tiré :

« Il y a eu deux réactions inverses. Certains qui voulaient absolument tirer ont obligé les camarades qui étaient devant à s'agenouiller pour pouvoir eux-mêmes tirer de derrière. D'autres, au contraire, n'ont pas levé leur arme. Donc il y a eu des réactions très diverses. Ce qui a été surprenant, c'est l'attitude d'un homme porteur d'un fusil mitrailleur qui a lâché en deux rafales toute sa munition à balles alors qu'il savait qu'on ne devait tirer qu'un coup. Mais alors une discussion avec lui le lendemain. Et pardon pour les termes que je vais employer. Quand on a des salopards en face de soi, on leur tape dessus avec ce qu'on a dans les pattes. »

Cette retranscription des propos recueillis par Claude Torracinta dans son film *Le temps des passions*⁴ nous montre que tous les acteurs d'une situation aussi dramatique conservent un certain espace d'initiative et ne réagissent pas tous de la même manière. Elle évoque par ailleurs deux formes contradictoires de désobéissance, entre absence de tir et rafales de balles, dont ni l'une, ni l'autre n'ont été sanctionnées dans ce cas particulier.

Une vision multicausale

Le colloque de Craonne et Laon a également porté sur d'autres situations de guerre au cours du XX^e siècle, en particulier la guerre d'Algérie. La question de l'obéissance ou de la désobéissance à la violence d'État a ainsi été évoquée dans une perspective comparatiste. Le rappel en Algérie des soldats dits disponibles, qui avaient pourtant déjà fait leur service, a par exemple provoqué une série de manifestations et de protestations. Quant aux civils algériens, ils ont vécu un dilemme cornélien et l'impossibilité de ne pas désobéir, sous l'effet de la double terreur des colons français et des patriotes algériens.

Dans sa synthèse, l'historien Frédéric Rousseau a souligné que trop souvent, les historiens cherchaient le sens des protestations collectives dans leurs résultats, comme si l'examen de ces résultats en déduisait la portée politique. Or, il n'en est rien. Et il est préférable d'affronter la complexité des faits pour mieux la déconstruire avant toute interprétation. Cela mène notamment à sortir des seules visions binaires qui opposent le consentement à la contrainte, le bon soldat au mutin, l'obéissance à la désobéissance, etc. Les regards croisés de ce colloque du CRID14-18 ont ainsi incité ses participants à dépasser une narration paresseuse et monocausale des drames du passé.

Charles Heimberg

⁴ Série documentaire en quatre parties réalisée en 1977 pour la Télévision Suisse romande. Voir en particulier la troisième partie, *Les morts du 9 novembre*.